

XYZ. La revue de la nouvelle



Violence et folie

Olivier Demers, *Contes violents*, Montréal, Triptyque, 2014, 184 p.

David Dorais

Numéro 124, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79382ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2015). Compte rendu de [Violence et folie / Olivier Demers, *Contes violents*, Montréal, Triptyque, 2014, 184 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (124), 77–81.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sentiment que le destin s’amuse à nos dépens, quelquefois de manière cruelle.

David Dorais

Violence et folie

Olivier Demers, *Contes violents*, Montréal, Triptyque, 2014, 184 p.

DANS UN RÉCENT OUVRAGE, la professeure Isabelle Daunais se demande pourquoi la littérature québécoise peine à trouver sa place sur la scène mondiale (*Le roman sans aventure*, Boréal, 2015). Pourquoi notre littérature ne parvient-elle pas à obtenir une reconnaissance internationale ? D’autres petits pays y sont arrivés. Isabelle Daunais avance que la littérature québécoise est victime de la tranquillité de la société dont elle émane. C’est-à-dire que, le Québec se trouvant à l’écart des grands conflits, aucune tension dramatique ne traverse la société, et la littérature manque ainsi de nerf. Constituant un « monde à l’abri du monde », le Québec navigue sur des flots calmes. Dans ces circonstances, comment le roman, genre littéraire basé sur les aventures, les surprises, les retournements, pourrait-il prospérer et réaliser son plein potentiel ? À province harmonieuse, œuvres paisibles, dit en substance l’essayiste.



On peut considérer le très bon recueil d’Olivier Demers, *Contes violents*, comme un interlocuteur de choix pour l’ouvrage d’Isabelle Daunais. Les deux livres entrent naturellement en dialogue, Demers semblant avoir voulu donner à la fois raison et tort à l’essayiste.

Lui donner raison car, dans ses nouvelles, il décrit le Québec comme une terre d’accueil sereine. Tous les individus pris dans les bouleversements mondiaux, autant ceux qui ont connu des souffrances que ceux qui les ont infligées, aboutissent, à la fin de chacun des récits, dans notre oasis du Nord. C’est un endroit où l’on vient « échouer », au double sens du terme : atteindre un rivage et y rester coincé, comme

dans un mouillage à l'abri des tempêtes, mais aussi subir un échec. Le Québec fait figure de terre des perdants, un lieu où finissent par arriver ceux qui n'ont pas réussi à faire mieux, ceux que le torrent des troubles sociaux a rejetés sur la rive. Dans « Lignée », on retrace la généalogie d'insurgés qui, depuis 1789, ont été mêlés à toutes les révolutions européennes. Le dernier fils de cette lignée, incapable d'atteindre à la grandeur héroïque de ses prédécesseurs, choisit par dépit de se jeter devant le métro à Montréal. Le Québec, échappant au radar de l'Histoire, est ainsi un point où aboutissent toutes les trajectoires descendantes.

Mais les *Contes violents* d'Olivier Demers contredisent également le propos d'Isabelle Daunais, car l'auteur se montre ouvert au monde. Ses récits, loin de se pelotonner dans une intimité souffreteuse ou un frileux provincialisme, mettent en scène des conflits aux quatre coins de la planète : Érythrée, Chili, Allemagne, Haïti, Liban... Et ces événements ne sont pas abordés par la bande, c'est-à-dire d'une manière détournée. Les personnages ont subi directement les affres de la guerre, de la torture, de la prison et de la clandestinité. Acteurs ou victimes, ils ont expérimenté dans leur chair ce qui, du point de vue nord-américain, ne constitue qu'une actualité vite mentionnée au bulletin de nouvelles ou un fait récent enfermé dans les pages d'un manuel d'histoire.

Alors, le but de l'auteur est-il de « sensibiliser » le lecteur d'ici en lui faisant prendre conscience des chamboulements qui secouent le reste du monde et auxquels il risque de rester indifférent ? Pas vraiment. Pour comprendre la visée de l'auteur, il faut se tourner vers le titre. Olivier Demers entend aborder le sujet de la violence, de cette forme particulière de violence à laquelle donnent lieu les abus des hommes les uns contre les autres. Qu'est-ce que ces conditions inhumaines et pourtant courantes produisent comme effets sur les personnes ? La violence est interprétée dans ce livre selon le sens le plus strict du mot, soit la force physique brutale (même si les conséquences psychologiques ne sont pas mises de côté). La posture adoptée n'en est pas une de dénonciation. Et

pourtant, il aurait été facile de tomber dans le moralisme. Il s'agit plutôt d'observer les effets de la violence d'un point de vue qui se trouve à la croisée de la psychologie et de la philosophie (Olivier Demers enseigne d'ailleurs cette dernière discipline au Cégep de Sherbrooke). Notons que le point de vue sociologique ou anthropologique n'est guère présent : on met en scène des individus isolés et l'on ne montre que peu les forces collectives qui ont pu agir sur eux. Somme toute, ce que révèlent ces histoires brèves, c'est le fait que la violence exerce une pression ou une torsion sur l'esprit humain, l'amenant à se déformer. Olivier Demers n'a pas opté pour un naturalisme cru et direct, il a choisi de raconter chacune de ses histoires selon un angle inusité. C'est-à-dire que les faits ne sont pas relatés avec un strict réalisme, mais chaque fois avec un curieux gauchissement. En d'autres mots, l'auteur entend se placer plus proche du fantastique que du journalisme.

Ainsi, plutôt que d'adopter la position de la victime, la narration épouse souvent la perspective du bourreau, ou du moins d'un personnage peu recommandable, à qui le lecteur moyen n'aurait pas prêté d'emblée son approbation. « Vierge rouge » fait le portrait d'une anarchiste allemande extrémiste. Exerçant une fascination invincible par son corps aussi bien que par sa verve, elle avait pour ambition d'abattre tous les bourgeois. Le narrateur du récit est un ancien amant de la passionaria, il la présente sous un jour glorieux, dans le but de convaincre le lecteur de la grandeur de cette militante. La nouvelle ironiquement intitulée « Le poète » relate comment un homme est devenu tueur à gages : persécuté à l'école, poussé dans ses retranchements, il s'est réfugié dans la poésie ainsi que dans une misanthropie qui a pris la forme d'une absence de scrupules lorsqu'il s'agit d'éliminer l'un de ses semblables. « La jeune fille et la main » (clin d'œil à la pièce d'Ariel Dorfman) donne la parole à un ancien tortionnaire argentin. Écrivant à une femme dont il a torturé et tué les parents, femme réfugiée comme lui au Québec, il lui explique qu'il n'éprouve aucun remords pour ses actions, qu'il n'est aucunement hanté par son passé. Sur un ton 79

serein et rationnel, il montre que son emploi n'était pas pire que d'autres « sales boulots ». Pour prouver sa tranquillité d'esprit et sa force de caractère, il va même jusqu'à se couper la main, son instrument de travail, et à l'envoyer par la poste à la destinataire de sa lettre.

Cette nouvelle et sa chute mettent en lumière le propos central des *Contes violents* : la violence finit par devenir ordinaire pour ceux qui la côtoient, et elle les fait basculer dans la folie sans qu'ils s'en rendent compte. Comme Hannah Arendt parlait de la « banalité du mal », Olivier Demers présente la banalité de la folie due à la violence. Certains textes du recueil se composent de discours délirants d'illuminés à la logique implacable... à leurs propres yeux. « Chers hommes du futur » consiste en la lettre d'un enthousiaste de l'eugénisme. Prônant, comme toujours dans ces cas-là, la force physique, la grandeur morale et une curieuse pureté à la fois hygiénique et mystique, il en vient à préconiser le mélange, le métissage, l'hybridation, mais uniquement des races supérieures, dans le but de créer le surhomme. Le dernier texte, visiblement rédigé par un adepte des théories du complot, mais du complot métaphysique ici, survole différents événements historiques pour y dévoiler l'influence de Satan. Une posture qui peut rappeler celle du maire de Saguenay qui, après les attentats au journal *Charlie Hebdo*, déclarait sur Twitter : « On oublie le véritable auteur de cet attentat : "le diable". » D'autant plus que la nouvelle d'Olivier Demers donne une place de choix au Québec catholique : selon l'auteur de ce laïus, l'une des preuves flagrantes de l'action du diable est le triomphe de l'impérialisme anglais en Nouvelle-France.

Similaire à la folie, la magie fait parfois son apparition. « Paradis perdu » montre des passagers clandestins africains mourant de faim dans le conteneur où ils sont tapis. Terrifiés, trois d'entre eux décident de livrer aux matelots, en échange de sauf-conduits, une petite fille cachée avec eux et qui se prétend capable d'influencer la réalité par la force de ses prières. Dans « Quand on laisse un fou raconter une bonne

histoire », un mendiant haïtien de Montréal relate comment il a été passé à tabac par des tontons macoutes, puis recueilli, soigné, hébergé et dépuclé par une superbe femme qu'il n'a plus jamais revue. Il la soupçonne d'avoir été une sorcière. Par cette présence du surnaturel, il est possible de justifier la désignation générique de « contes » attribuée au recueil, qui autrement n'a guère de sens, sinon peut-être par antiphrase, ces contes ne contenant aucun élément merveilleux et ne se concluant sur aucune morale édifiante.

Une place à part revient à la nouvelle « La grande évasion ». Ce texte énigmatique, écrit dans un style singulier usant de néologismes, peut rappeler Henri Michaux ou Antoine Volodine. Dans un monde futuriste fait uniquement de camps de concentration et où l'humanité vit dans des souterrains, deux prisonniers se racontent l'évasion spectaculaire d'un homme vers le monde d'en haut. Comment a-t-il réussi à se soustraire à la surveillance habituellement infaillible des geôliers ? Il s'est astreint à une servilité sans faille, devenant l'esclave parfait, qui se confond avec la volonté de ses maîtres. Il est ainsi parvenu, après des années, à faire oublier sa présence, et il a profité d'un moment d'inattention de ses gardiens pour s'échapper. Par son caractère allégorique (il ne renvoie à aucun événement historique réel), ce texte se place à part des autres. Ou au-dessus des autres, pourrait-on dire, car il fonctionne comme un commentaire général, mettant en lumière la dialectique de l'obéissance et de la servitude qui est sous-jacente dans le reste du recueil et qui sert en quelque sorte de socle au thème de la violence. Réussie à tous points de vue, « La grande évasion » est représentative de l'ensemble du livre par l'inventivité de son écriture et la profondeur de son propos.

David Dorais